Document generated on 04/24/2024 7:58 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Avec ou sans amour

Lucie Désaulniers

Number 46, Fall 1990

La ville

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14985ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Désaulniers, L. (1990). Avec ou sans amour. *Moebius*, (46), 63–66.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

AVEC OU SANS AMOUR

Lucie Désaulniers

Je suis là, un peu hagarde et frissonnante. J'attends. Le plaisir n'est pas sucré, n'est pas rose. C'est un rayon de chaleur qui balaie l'intérieur de vos tripes. Mais il faut désirer, et je me rends compte que de mon corps s'est retiré le désir.

C'est un jour plate et vide d'odeurs, comme si le froid les avait toutes tuées. C'est un jour sans importance, le 9 janvier je crois, ou le onze. Une croûte de neige épaisse et sale recouvre les trottoirs.

J'attends le taxi que j'ai appelé pendant que M... fume. Pour toutes sortes de raisons, je me sens de mauvaise humeur. Nous venons de faire l'amour froidement, comme un mac et sa grue. Évidemment je n'ai pas joui. Cela a accentué ma migraine et j'ai hâte de me laver. Dans ce loft qui sert d'atelier et d'appartement, il n'y a pas d'eau chaude. Un matelas, un bar, une cache pour la toilette et des photos, des projecteurs, des trépieds dans une jungle de plantes suffisent à vous subjuguer. Je veux dire que si vous aimez l'exotisme, ou si vous êtes cette femme draguée, portée par les ailes du désir, prête à toutes les audaces, alors sans doute que vous y passerez la nuit.

Une nuit volée au quotidien : la nuit des mille délices passée à boire, à danser, à manger. Une nuit de baise à deux,

à trois, à quatre... tant qu'à y être. Vous le penserez. Ou non, vous n'aurez plus la force de penser. Tout survenant comme dans un rêve, vous croirez que c'en est un malgré ces corps humides roulant sur un tapis de laine qui pique, vos gestes interdits. Cette euphorie passagère, ce petit bonheur à la sauvette avant de retourner vivre, ce flottement du corps dans l'oubli. Une sorte d'hémorragie de la conscience qui bouleverse nos sens et nous libère momentanément? Je ne sais pas. Je suppose qu'il y a autre chose. Un état d'âme par exemple. Quelque chose d'enveloppant, de léger, qu'on ne voit pas mais qui est essentiel au plaisir des sens. Comme le nez subtil qu'il faut à un parfum pour être baptisé. Les sensations sont tellement obscures, tellement vastes; à la mesure du dernier système solaire au fond à gauche, celui qu'on n'a encore ni aperçu, ni expliqué, ni deviné.

Je pense à cette petite à qui j'ai parlé l'autre jour dans le métro. J'ai cru qu'elle se tapait des clients. Elle s'appelait Mum. Il paraît que c'est un prénom vietnamien. À chaque fois que je le dis à haute voix, j'ai l'impression d'appeler ma mère. Malgré son maigre corps et ses lèvres timidement colorées, elle devait avoir quinze ans ou un peu plus, on ne sait jamais avec les Asiatiques. Elle est débarquée ici avec ce qui lui reste de famille : une mère, trois soeurs, un petit frère.

Se cachant le front d'une main qu'elle ne sentait déjà plus sous la mitaine, Mum se dépêchait. Elle marchait face au vent, c'est dur. Ses yeux coulaient, pourtant elle n'avait aucune envie de pleurer. Elle rageait intérieurement contre cet hiver trop long, contre ce pays d'adoption qu'elle n'a jamais voulu. Mum serrait les dents parce qu'elle ne pouvait mettre un pied devant l'autre sans le secours de sa rage.

Pourtant, gamine, elle avait rêvé de l'hiver. Son imagination avait cultivé des formes inoffensives et cotonneuses. Toutes ces images empreintes de douceur blanche ne laissaient soupçonner en rien le temps actuel, quand le simple fait de respirer vous donne mal aux bronches, et que celui de redresser la tête vous givre les sourcils et les cils. Mum n'oubliera jamais le plaisir qui les avait gagnés, elle et ses proches, à la première neige; le contact humide des flocons

sur sa langue, la nuit si claire qu'on ne savait plus si c'était le matin, tôt, et ce nuage de silences découverts...

Mum approche de la station de métro. Un taxi passe en sens inverse, puis une Toyota Tercel conduite par une femme seule. Mum ne comprend pas pourquoi les gens se promènent seuls dans leur voiture, pourquoi il n'existe pas d'escouade anti-froid chargée de venir en aide aux piétons. Elle entre chez un dépanneur et, pour ne pas avoir l'air de chercher refuge, elle s'achète un paquet de cigarettes. Cela ne dure qu'une minute, c'est peu de temps mais juste assez pour reprendre courage. Sitôt dehors, Mum se met à courir pour arriver plus vite.

Non sans peine, elle pousse une des portes de la station Papineau qui résiste aux courants d'air, été comme hiver. Mum suit la mêlée des travailleurs. Elle descend l'escalier mobile et se retrouve enfin sur le quai. Elle frissonne et semble épuisée. Pourtant, elle est heureuse, parfaitement heureuse et consciente de ce qu'elle est en train de faire. Elle sent des picotements aux mains et aux pieds. C'est douloureux. Un grondement lointain annonce l'arrivée du métro. Elle se penche pour voir dans le tunnel. Puis elle ferme les yeux quelques secondes. Elle aime ce grincement de pneus sur les rails, les portes qui se referment sans un geste et tous ces regards étrangers. Il fait bon, il fait chaud dans les wagons. Elle ne va rejoindre personne. Mum oublie les cris, les trois pièces mal chauffées, le linge partout suspendu à sécher. Elle se laisse bercer par le rythme du train, ne sachant où elle va et c'est sans importance. Qui le remarquera? Elle se sent tellement bien, repliée sur son banc... Seule avec ses pensées; de larges rizières aux eaux tièdes et vaporeuses, un ciel livide et la lune qui fait tache. Mum a de grandes heures de liberté à passer sous terre, à changer de direction au gré de ses fantaisies. Elle flotte littéralement. Finie la peur des sirènes et des bombardements, ici elle se sent à l'abri, ses cauchemars s'évanouissent dans la chaleur des coudes et des épaules qui se serrent tout à côté d'elle. Un indicible plaisir s'infiltre dans son sang.

Le klaxon du taxi me ramène à cet homme à demi nu, cigarette au bec. Je pars sans l'embrasser. J'ai hâte de

prendre un bain, un bon bain odorant et fumeux dans lequel je me laisserai couler tout doucement jusqu'à l'oubli. Dans la rue, le vent s'est calmé. Je pense à Mum, au Vietnam que je ne verrai jamais, à la vieille lune qui bat en retraite derrière un ciel plein de rides. Il est trop tard pour dormir. Au feu rouge, au coin des rues Ontario et St-Denis, je demande au chauffeur de s'arrêter. Quelques secondes après, je pousse la porte de l'Extase et rejoins mes copines.